

**Zeitschrift:** Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle  
**Band:** 27 (1959)  
**Heft:** 4

**Buchbesprechung:** Chronique des livres

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 14.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Chronique des Livres

«Mon enfant, ma sœur,  
Songe à la douceur  
D'aller là-bas vivre ensemble . . .»

Les froidures du rude hiver m'ont donné des envies de partir en vacances, des désirs de soleil, de ciel bleu, de garçons bruns au bord de la mer. Alors, j'ai décidé de me mettre en congé et je vous emmène avec moi. Etes-vous d'accord ? Non, non, ne soyez pas effrayé, je sais vos obligations, le travail quotidien, les habitudes et . . . peut-être, les difficultés financières. J'ai les mêmes chaînes et je n'envisage pas de prendre l'avion ou le train. Je pars en rêve, mes chevaux sont quelques livres récents qui me transporteront loin d'ici, un peu d'imagination aidant. Vous pouvez m'accompagner sans danger, pas de bagages et, pour le guide, je vous laisse l'imaginer selon votre goût. Où allons-nous ? Mais en Italie, évidemment ! Je vous ai promis le soleil, des pierres dorées, des cyprès et des pins, la nudité des corps et la liberté des amours. Je parlais donc de l'Italie.

Pour me mettre dans l'ambiance, j'ai commencé par un petit livre qui ne vous dira rien, parce qu'il est ancien et parce qu'il n'a rien à voir avec les amours homosexuelles (tant pis pour lui!), mais il me transporte déjà au soleil et je vous en parle rapidement (tant pis pour vous!). Ce sont les «Promenades italiennes» d'Emile Henriot.<sup>1)</sup> Eh bien, voyez-vous, même ce Monsieur que j' imagine fort grave quoique délicieusement cultivé n'a pu rester aveugle à la beauté des types latins. Je relève entre deux descriptions de ruines ou de musées ces phrases qui trahissent le regard sans doute inconscient qu'il a accordé à la beauté vivante : «Ce qui me frappe surtout dans cette nouvelle Italie, c'est la beauté de sa jeunesse masculine . . . Ici, c'est le jeune homme qui domine : large d'épaules, le teint bistré, tête droite et l'œil assuré, et cette face de médaille comme autant de Pisanello». Bien sûr, Monsieur Henriot, que ce soit ou non cela que l'on cherche en Italie, c'est bien cela qu'on y trouve et qu'on y remarque forcément : la beauté du jeune dieu ! Mais un peu plus loin, vous rapportez ceci : «Tandis que je longe une jolie rangée d'oliviers, je suis mitraillé d'une volée de petites baies violettes et gonflées qui s'écrasent et saignent sur le sol. Le mitrailleur est un jeune garçon juché entre deux branches, que je n'avais pas vu et qui gaule à grands coups le feuillage». Et, aussitôt, vous passez à la description de petites filles assises un peu plus loin. Ah ! non, je ne vous suis plus ! Pour avoir résisté à une telle invite, je vous abandonne en faveur d'ouvrages plus récents . . . et mieux documentés.

Allons tout de suite au plus loin, à la pointe d'or de l'Italie. Voici : «Sourires siciliens» de Michel Robida<sup>2)</sup>. C'est une succession de nouvelles, je dirai plutôt d'impressions. Ils sont fort divers, ces sourires : il y a le mondain, l'amer, l'ironique, le pathétique, l'amusé. Vous pouvez en passer plusieurs si vous ne recherchez que la description du garçon complaisant. Vous auriez tort d'ailleurs car telle vieille paysanne ou telle touriste américaine sont cocassement ou joliment décrites. Mais enfin, il y a aussi les garçons complaisants. Vous voilà tout de suite mis au

courant de leur mentalité. L'amour pour eux est une question de lires. Du moins, Monsieur Robida ne semble pas le considérer autrement, et il est bien possible qu'il ait raison. Les beaux garçons siciliens, — et les dieux savent qu'ils sont beaux ! — sont quelquefois amoureux de leur jeune voisine aux jambes de chèvre et aux yeux de feu, mais pour eux cela n'a aucun rapport avec le ou la touriste venus se retremper aux sources de la vie entre leurs bras. Ils sont beaux, mais ils sont pauvres ces garçons. Alors ? Disons qu'ils sont logiques en plus. Tout simplement. Les lires gagnées par le plaisir qu'ils donnent, — et qu'ils éprouvent aussi, c'est évident ! —, serviront à fonder la famille, à nourrir la fille-chèvre et à élever les jolis garçons qui donneront de la joie à nos successeurs. Ah ! non, ne me dites pas que c'est immoral. Il est question là-dedans de plaisir et non d'amour. Soit ! Mais en connaissez-vous beaucoup de ces beaux sentiments nés plus au Nord qui ne reposent pas plus ou moins sur une question de monnaie, plus ou moins consciemment ? Le garçon pauvre et beau, dans nos climats «moraux», fidèle au garçon pauvre et beau, c'est un cas que je n'ai jamais entrevu. Et vous ? Un des personnages de Robida le dit fort bien : «C'est pareil dans vos pays du Nord, mais chez vous cela se cache, ce qui vous choque c'est que ce soit ici apparent». Ce personnage est le même Vincenzo qui dit plus loin ces phrases admirables : «Je ne vous comprends pas, vous autres étrangers, vous nous reprochez ce que vous venez chercher . . . Pourquoi vous plaindre si nous le donnons ? N'est-ce pas l'honnêteté ? . . . Votre morale est fabriquée dans les pays du Nord où il fait froid et sombre, elle ne nous convient pas». Et surtout ce joli mot qui peut nous remplir de confusion : «Nous, nous datons d'avant le remords».

Alors, touriste, mon ami et mon complice, si vous me suivez sur les routes de Sicile, si vous allez en barque avec un beau pêcheur au torse brûlé de soleil, aux «cheveux frisés comme persil», si vous retrouvez ce garçon ou son frère aux terrasses des cafés du village, ne vous scandalisez pas, je vous en prie, pour cette question de lires. Ce n'est qu'une formalité, une obligation «d'honnêteté» pour lui et un moyen d'assurer la continuité de sa race. Réglez cela bien vite, il l'oubliera encore plus tôt que vous et ne songera plus qu'à votre plaisir . . . et au sien. Michel Robida en semble du moins persuadé. Et moi aussi.

J'avais l'intention de vous proposer ensuite comme guide : «Pour l'Italie» de Jean-François Revel <sup>3)</sup>. Avec ce titre, cela semblait une intention logique. Mais après avoir lu le livre, je frémis d'horreur à l'idée que j'aurais pu vous le recommander. Ah ! certes, si vous avez le projet d'aller un jour en Italie, fuyez ce livre, il est capable de vous faire renoncer au voyage. «Pour l'Italie» ! Mais c'est contre qu'il est écrit, c'est un réquisitoire impitoyable et minutieux contre tout ce qui est italien. Rien n'y échappe : la vie quotidienne, le passé, les œuvres d'art, la littérature, le peuple, la nourriture et jusqu'aux paysages, tout est déchiré, critiqué, écrasé par Monsieur Revel. Evidemment, c'est bourré de paradoxes, de faussetés et d'erreurs. Qui veut trop prouver ne prouve rien. Une phrase au départ m'a déjà fait sursauter : «l'Italie est le pays du monde où l'on fait le moins l'amour» Ah ! oui ??? Avouez qu'il est difficile quand on veut rester sérieux de répondre quelque chose à cela. Je vous épargnerai le reste qui est uniformément aussi plein

d'évidence pour en arriver à la page 215 où Monsieur Revel aborde enfin la question de l'homosexualité en Italie. A son avis, il n'y a pas d'homosexualité en Italie. On s'en serait douté ! Mais les relations entre filles et garçons y étant absolument impossibles, beaucoup de garçons acceptent néanmoins d'avoir des plaisirs homophiles pour la seule nécessité de leur soulagement sexuel. C'est charmant, n'est-ce pas ? L'affection, la gentillesse, la franchise, ne sont même pas imaginables. D'ailleurs, la plupart de ces garçons sont des «truqueurs». Petit détail qui montre bien l'inexactitude et l'outrance du dénigrement car, s'il est évident que beaucoup de garçons en Italie monnaient leurs charmes en raison de la pauvreté des classes populaires, c'est en général une formalité pour eux vite réglée après quoi ils ne songent qu'au plaisir partagé. Le «truqueur», Monsieur Revel l'ignore sans doute, est une expression pour désigner ceux qui exercent un chantage ou ne réalisent pas leurs engagements avec leurs partenaires. Or, l'Italie est peut-être le pays où ce risque est le plus rare en raison du naturel, de la fréquence des relations homosexuelles. Il est possible, certain même, que la plupart des garçons italiens vous parleront de leurs conquêtes féminines vraies ou fausses et que beaucoup se marient... sans pour cela renoncer à aimer leurs semblables. L'homosexuel total ou efféminé est peut-être plus rare en Italie et dans les pays latins qu'ailleurs, mais en revanche la bisexualité y est régime courant. Je ne vois pas là motif à dénigrer l'Italie. Et vous ? Monsieur Revel, si, hélas ! Enfin, je ne saurais trop vous le répéter, fuyez ce livre débilitant, hargneux, révoltant et pour tout dire par un qualificatif qui me revenait à chaque page de sa lecture : antipathique. Continuons notre voyage en Italie sans Monsieur Revel. Pour lui, je conseillerai une autre destination : une de ces villes d'eau où l'on soigne les maladies de foie.

«A Rome, on songe à être heureux en satisfaisant ses passions». C'est Stendhal qui le dit et Alexis Curvers reprend cette affirmation en tête de son livre : «Tempo di Roma» <sup>4)</sup>. Voilà un beau programme ! Arrêtons-nous donc à Rome en compagnie d'Alexis Curvers. De Rome, malheureusement, il ne nous offre que le paysage, de très longues descriptions et une certaine ambiance assez superficielle. Les personnages typiquement romains qu'il nous présente sont conventionnels, la marquise un peu aventurière, la jeune fille pauvre et pure et quelques brèves silhouettes du petit peuple. Les héros de l'histoire sont des touristes. Jimmy, le narrateur, semble comme l'auteur être Belge et reste malgré sa bonne volonté d'adaptation très étranger à l'esprit de la ville. Le personnage le plus pittoresque est ce Sir Craven, anglais par la pudeur des sentiments et l'excentricité mais italien par amour de Rome et par sa passion désespérée pour Jimmy. Malheureusement, de cet amour, le lecteur n'est informé qu'après la mort de Sir Craven, c'est-à-dire après 300 pages de lecture quelquefois lassante. Les derniers chapitres sont tristes et beaux. Est-ce suffisant pour consoler d'un si long temps passé en compagnie du narrateur dont les réflexions et la conduite égoïste ne sont pas toujours sympathiques ? Cette «éducation sentimentale» d'un garçon gentiment médiocre traîne un peu en longueur. Une page pourtant est amusante, celle où Alexis Curvers soutient que l'homosexualité est une question de tourisme, «latente chez les sédentaires, elle se

déclare chez les migrants ou à leur contact». Moralité : voyageons donc, mes chers amis ! Monsieur Alexis Curvers me fournit une justification inattendue pour cet itinéraire où je vous entraîne.

Restons encore à Rome, voulez-vous. Cette fois avec un auteur italien, Pier Paolo Pasolini, dont le livre vient d'être traduit en français sous le titre : «Les ragazzi» <sup>5)</sup>. Ah ! cette fois, il ne s'agit pas de tourisme. Les ragazzi, ce sont les enfants pauvres de la grande ville, les jeunes voyous, les adolescents de la pègre. Le livre n'est pas facile à lire, écrit en argot, dans un style à faire rougir le lecteur le mieux averti. Quand à l'action, aux multiples actions de cette chronique de la zone romaine, elle fait quelquefois sourire, mais le plus souvent elle écœure, révolte et fait frémir de pitié. Tous ces garçons pour qui la prostitution et le vol ne sont que des moyens entre autres, — et pas même toujours faciles ! —, d'avoir un morceau de pain dans le ventre, je souhaite qu'après avoir lu ce livre vous éprouviez pour eux plus de tendresse que de dégoût. Des vies semblables se déroulent-elles dans d'autres grandes villes ? Sans doute, cela n'est pas spécifiquement italien, mais cela est caché par la brume, l'habitude et les portes closes. Ici, il y a le grand soleil qui oblige à étaler dehors toutes les misères, à dénuder toutes les plaies. Ce soleil qui purifie aussi et qui éclaire, qui fait briller la crasse, rutiler les loques, chanter dans le désespoir.

Touristes, mes amis, pardonnez-moi de vous laisser sur cette dernière image de l'Italie. Elle assombrira peut-être votre retour, mais enfin ce paysage existe aussi. Vous n'aimerez pas ce roman, si vous ne recherchez que le joli et l'agréable, mais c'est un beau livre parce qu'il vous montre l'envers du décor, qu'il peut vous arracher un peu de pitié et de compréhension et, qui sait ? vous faire rêver de soustraire un jour un de ces ragazzi à la misère pour lui donner à partager votre bonheur...

Et maintenant, je vous laisse au carrefour des routes. Bon voyage, amis ! Que ces guides très variés que je vous ai proposés vous incitent à tracer vos propres itinéraires et à vivre vos propres romans.

G.D. Février 1959

- 1) Editions Piazza. Paris 1930.
- 2) » Julliard. Paris 1958.
- 3) » Julliard. Paris 1958.
- 4) » Robert Laffont. Paris 1958.
- 5) » Buchet-Chastel. Paris 1958.

## Le Km. 4

*par Daniel*

Pour passer leurs loisirs, il y en a qui choisissent la plage tapageuse et l'hôtel débordant de luxe. Ils dépensent des sommes exagérées, empruntent à des amis ou s'obligent à d'insupportables économies.

Moi, je fais preuve d'une grande modestie. D'abord, parce que je ne suis pas riche ni n'ai pu encore me résoudre à dépenser l'argent des